

UNE PECHE AU TIGRE

AU PAYS DES GRANDES CHASSES

La partie nord-est de l'Assam, Asie, qui servit de décor à cette incroyable lutte, est une contrée sauvage, entourée de jungles impénétrables, presque uniquement peuplées de tigres et d'éléphants. Il y faut redouter la rencontre d'indigènes hostiles, et les atteintes de la "malaria", fièvre causée par les émanations mortelles des marais.

Mais les périls ont-ils jamais fait reculer de vrais chasseurs ? Le soleil d'un beau jour éclaira, mon ami B... et moi, en train de naviguer sur un affluent du Brahmapoutre, pour y donner libre cours à notre passion de la carabine et du hameçon.

UN PECHEUR ENDURCI

A peine étions-nous débarqués que l'envie me prit de goûter les délicieuses émotions de la pêche à la ligne.

Je jetai mon bambou sur mon épaule et je remontai le rivage sous la jungle qui hérissait le talus.

Je pêchais depuis un quart d'heure quand mon hameçon, que j'avais lancé tant de fois sans encombre, s'accrocha, sans que je pusse parvenir à le dégager. Je pensai qu'il était resté fixé à quelque branche, et levai les yeux pour me rendre compte de l'endroit où l'accident aurait pu se produire : juste à temps pour entrevoir un corps puissant, de couleur jaunâtre, qui s'élançait dans le vide au-dessus de ma tête. D'un mouvement irrésistible, je m'aplatis sur le sol : mais pas assez vite pour que je ne sentisse le frôlement de cette masse jaune, au moment où elle tombait dans le fleuve, à deux pieds de moi, en faisant rejaillir une gerbe d'eau.

Dès que j'eus surmonté mon saisissement et repris l'usage de mes facultés, je jetai un regard sur le fleuve, cherchant à me rendre compte de ce qui s'était passé, et j'aperçus... je n'en pouvais d'abord croire mes yeux, mais bientôt une indicible épouvante me terrassa ! devant moi, nageant de toutes ses forces vers la rive opposée, j'aperçus... un superbe tigre !

UN GOUJON COMME ON EN VOIT PEU

Absorbé par mon émotion, j'avais totalement oublié mon hameçon, lorsqu'une subite tension de ma ligne ramena mon attention sur lui : je m'aperçus, alors, que le cordonnet plongeait dans le fleuve. Je tirai dessus pour l'enrouler ; impossible. La ligne se tendait. Soudain elle se raidit à fond, et ma stupéfaction ne connut plus de bornes, lorsque je m'aperçus que son extrémité aboutissait... à la tête du fauve !

Je me trouvais dans de fort mauvais draps. Mes tiraillements prolongés sur le fil avaient, sans doute, troublé le tigre dans sa nage, car il semblait hésiter entre ces deux partis : poursuivre la traversée du fleuve ou retourner vers le rivage qu'il venait de quitter. Or, je ne doutai pas un seul instant que, s'il optait pour cette seconde alternative, je n'eusse à passer un vilain quart d'heure. Je laissai aussitôt se dérouler la malencontreuse ligne, mais il était trop tard. La bête s'était décidée pour le retour, et revenait vers moi, luttant furieusement contre le courant.

Ma première pensée fut de prendre la fuite : mais, le tigre se trouvant entre moi et mon unique voie de salut, nous nous serions vraisemblablement trouvés en même temps au même endroit : éventualité que, pour ma part, je tenais essentiellement à éviter. J'essayai, alors, par mes appels et mes cris, d'attirer l'attention de mon ami B..., resté au campement : mais mon adversaire se trouvait déjà si près du rivage que j'y renonçai aussitôt.

HOMME CONTRE TIGRE

Un seul parti me restait à prendre : tâcher d'inquiéter le monstre en lui jetant des pierres. M'étant donc débarrassé de ma ligne et de tout mon attirail, je me mis à descendre le rivage de toute la vitesse de mes jambes, en poussant des cris et bombardant le félin de grosses pierres. Cette pluie de projectiles ne sembla pas, d'abord, l'impressionner beaucoup. Le tigre allait atteindre la terre ferme ! Je fis un violent effort sur moi-même, et dirigeai si heureusement mes coups, que deux fortes pierres atteignirent leur but. Elles ne causèrent au tigre aucun mal apparent, mais eurent, du moins, pour résultat, de l'arrêter quelques secondes... Il repartit aussitôt. Il approchait de plus en plus : encore quelques bras-

sées de ses membres puissants et le rivage était atteint !

SAUVE !

Au moment où je faisais volte-face pour fuir encore, éperdu, mes regards tombèrent sur une branche de bois flotté, longue d'une quinzaine de pieds. Je la saisis aussitôt, et me mis à en donner de toutes mes forces sur les flancs du tigre, avant qu'il ait eu le temps d'atterrir. Furieux, le monstre ouvrit une gueule épouvantable, et, saisissant mon arme entre ses formidables mâchoires, la serra avec tant de rage, que je sentais ses dents s'incruster dans le bois. Il faisait évidemment tous ses efforts pour m'enlever la précieuse branche, mais je résistais avec l'énergie du désespoir, au risque de tomber à l'eau : la conscience que j'avais de lutter pour ma vie me douait d'une force surnaturelle.

Ce bienheureux morceau de bois flotté fut pour beaucoup dans mon salut. L'eau qui pénétrait dans la gueule de mon adversaire menaçait, en fin de compte, de l'asphyxier ; je m'aperçus qu'il serrait le bois avec moins de force, et cette constatation redoubla mon énergie. Tout à coup, il relâcha complètement son étreinte. J'attirai la branche à moi, et, de nouveau, en caressai avec vigueur les côtes du tigre. Victoire ! j'avais repoussé l'attaque, car je vis mon étrange fretin



Comment un pêcheur intrépide tend son hameçon au tigre royal.

esquiver l'atteinte de mon arme en s'éloignant à quelques brassées du rivage. Là, il sembla hésiter quelques instants encore, et enfin, se dirigea sur l'autre rive, à mon indicible soulagement.

UNE CAPTURE DIFFICILE

Ma bête ayant pris le large, je songeais de nouveau à regagner le campement, lorsque mon ami B... et les marinières apparurent dans le lointain ; je remarquai avec plaisir que B... s'était muni de sa carabine. Alors, je ramassai vivement ma canne à pêche, qui était sur le point de tomber dans le fleuve. Je me mis à tirer sur le cordonnet pour irriter le fauve et l'empêcher d'aller plus loin. Mais j'avais beau tirer, mon tigre nageait toujours. Si bien que je désespérai un moment de pouvoir l'arrêter. Je finis cependant par constater que la ligne se relâchait : la pointe du hameçon lui causait, sans doute, un déchirement cuisant.

Entre temps, mon ami s'était assez rapproché pour que je pusse lui crier :

—Je viens de pêcher un tigre !

Stupéfait d'abord, comme bien l'on pense, il reprit tôt son sang-froid. Il s'établit dans la jungle, à l'endroit probable où le tigre devait aborder, la carabine chargée, l'œil au guet.

Je me mis alors à tirer prudemment sur la ligne, ne perdant aucun mouvement de l'animal, afin qu'une trop brusque secousse ne nous privât pas de notre proie. Celle-ci résistait, pressentant

un danger. J'avais réussi à l'attirer sensiblement, lorsque quelques mouvements violents lui permirent de reprendre sa respiration et de regagner quelques pieds.

—Maintenez la ligne sans bouger ! me cria B..., empêchez seulement le tigre de s'éloigner du bord, l'épuisement le contraindra bientôt à gagner la terre ferme !

Il était facile de constater que les forces du tigre baissaient dans l'eau. Sur le sol, une seule secousse un peu brusque aurait suffi à le délivrer de l'hameçon, mais je me rendais compte qu'il céda, de minute en minute, à la traction continue et s'approchait du rivage. L'émotion faisait sauter mon cœur dans ma poitrine.

—Attendez, et ouvrez l'œil ! criai-je à B...

Le tigre venait à nous lentement, mais sans arrêt. L'hameçon, je le voyais maintenant, était fixé à l'oreille droite du fauve, où le saut de tout à l'heure l'avait profondément implanté. Les yeux du monstre étincelaient, et l'expression de son mufle était si terrible, que je me sentis défaillir d'angoisse.

Soudain, d'un bond il sauta sur la rive. Au même moment, un coup de carabine retentit ; le tigre fit vers moi un bond d'une dizaine de pieds et tomba, tué raide.

—Bravo ! Bravo ! criai-je à mon ami.

Il sortit du fourré, sa carabine fumante au poing, et nous nous approchâmes ensemble du monstre, couché sur le flanc, sans mouvement. C'était un beau mâle qui mesurait plus de neuf pieds. Je l'avais échappé belle !

UN SUJET DELICAT

—Je suis vieux, madame, et ma barbe grisonne. Cela, vis-à-vis de vous, m'autorise à bien des libertés, et pourtant... à vous entretenir du sujet qui me préoccupe, je n'ose me risquer. Vous allez me trouver bien audacieux peut-être, indiscret même, et pis est, malappris.

—Alors, c'est fort simple, restons-en là, du moins pour aujourd'hui !

—Mais votre curiosité maintenant est éveillée. Vous voulez que je parle, quitte ensuite à me dire que j'eusse mieux fait de me taire ; vous ne seriez pas femme en pensant autrement. Il faut donc que je m'exécute. Eh bien ! voici : Je voulais vous dire... Mais mon sujet est si délicat... il demanderait, pour être bien traité, une plume si subtile, qu'encore une fois, j'hésite.

—Dieu ! que vous êtes agaçant ! Par grâce, finissons-en !

—Vous y tenez ? Soit ! Mais au premier mot, vous allez m'arrêter, vous indignez, rougir... Ce n'est pas, notez-le, que la chose en elle-même dépare votre beauté. J'estime, au contraire, qu'elle en est plus saisissante, prend un cachet plus grave, qui me plaît davantage. Mais votre coquetterie s'en accommode fort mal, et si vous vous doutiez de la présence de l'importun, vous vous empresseriez, j'en suis sûr, de le dissimuler. Comment se fait-il que, dans l'intimité de votre toilette, il ait pu échapper à votre minutieuse attention ? Vous avez cependant la vue perçante encore, et n'êtes pas, comme moi, obligée de mettre d'affreuses lunettes vertes à califourchon sur votre petit nez curieux... Eh bien ! moi, je l'ai vu, et je puis en parler. Oui, oui, je vous entends : "Peste soit du vieux barbon ! De quel droit se prévaut-il pour pénétrer dans le secret de mon intimité, et quelle inconvenance cache-t-il sous ses réticences !..." Vous me vouez à tous les diables, et ne voulez plus rien entendre ; seulement, vous brûlez du désir de savoir. S'il pouvait donc parler !...

—Je vous le défends, monsieur !

—Qu'est-ce que cela peut être ?

—Non, je n'écoute rien !

—Je maudis maintenant mon imprudence. Quel fâcheux besoin de radoter taquine les vieilles gens ! Dans quelle impasse me suis-je fourré ? Si je me tais, je vous déplais, et si je parle, je vous déplais encore ! Chose plus grave, j'y songe. Seulement, lorsque, grâce à moi, vous aurez pu, d'un geste, dissimuler à tous les yeux, ou mieux, anéantir celui que moi j'ai vu, un autre reviendra, puis d'autres ensuite... Mon intervention ne vous aura en rien servie. Aussi, n'est-ce pas, j'eusse mieux fait de me taire, car, vous l'avez compris, je voulais vous parler, madame, de ce cheveu blanc que j'ai hier au soir surpris sur votre tempe.

ETIENNE JOLICLER.